



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

LES ON VOIT ET LES ON PORTE.

Tel est le titre d'une délicieuse petite épître en vers, qui a été lue, ces jours derniers, au château de Saint-G... Elle était adressée, de Paris, par une femme du monde, spirituelle et jolie, à ses amies de la campagne, qui lui avaient demandé les modes du jour. Nous écoutions attentivement, et nous avons retenu cette épître pour vous la traduire en prose. Elle perdra beaucoup sans doute à ne plus avoir la grâce du style et l'harmonie du rythme; mais en fait de modes *racontées*, on passe sur la forme en faveur du fond.

« Mesdames, vous voulez que je vous initie aux splendeurs actuelles de Paris? C'est une grande tâche, car Paris, l'été,

» c'est presque un jardin sans fleurs. La
 » plupart des femmes, rieuses et brillantes
 » dans les salons de l'hiver, ont pris leur
 » volée pour les champs, avec le soleil d'été;
 » d'autres pleurent sur les grandes afflic-
 » tions dont l'épidémie nous a tous frappés,
 » plus ou moins; d'autres, enfin, sont res-
 » tées ici, quoique à regret, par les exigen-
 » ces de leur position sociale. C'est de celles-
 » ci que je vais vous parler. C'est à cette in-
 » tention que j'ai été aux Champs-Élysées
 » trois grands jours de suite. Le matin, aux
 » produits de l'Industrie, où la foule se
 » presse, non sans offrir mon obole aux
 » quêteuses; (et, en passant, je vous dirai
 » qu'elles sont fort élégantes dans leur
 » mise, en général, fort jolies, mais que
 » leurs recettes pour les pauvres sont abon-
 » dantes, ce qui leur ouvre un compte
 » courant dans le ciel). Le soir, je vais

» jusqu'au bois, en lorgnant la triple ran-
» gée de chaises qui borde la route, et voici
» le résultat scrupuleux de mes observa-
» tions.

» — *On voit* beaucoup de chapeaux de
» paille. Ils sont ornés simplement pour la
» promenade à pied. Des ruches, des ru-
» bans, un bouquet sur le côté, presque rien
» sur la paille d'Italie, des garnitures fort
» légères sur les pailles de crin.

» — En voiture, des plumes. Plumes sau-
» les nuancées, touffes de marabouts noués,
» têtes de plumes en deux et trois couleurs;
» guirlandes de verdure retombant de cha-
» que côté en panaches, pailles de riz, avec
» dentelles superposées qui forment le fond
» du chapeau.

» *On porte* beaucoup de capotes de crêpe.
» Crêpe blanc ou rose, pour visites du ma-
» tin; crêpe foncé pour la promenade. Par
» exemple, gros vert avec branche de cam-
» panules violettes; marron, orné de bleu
» ciel sous la passe; gros bleu, avec bruyère
» ou perce-neige. Le crêpe citron a grande
» vogue pour les brunes, et c'est aussi en
» faveur des cheveux noirs que beaucoup
» de chapeaux ont les passes ornées en
» bouillonné de tulle orange. Plusieurs ca-
» potes en couleurs foncées, sont plutôt en-
» core en tulle chiffonné qu'en crêpe. Avant
» d'avoir obtenu leur succès dans les plus
» élégantes calèches, au bois ou aux Champs-
» Elysées, la plupart de ces chapeaux avaient
» été admirés dans les salons de M^{me} Dasse¹.

» *On voit* des mantelets de toutes sortes.
» Mantelets blancs brodés, garnis de plu-
» sieurs rangs de valenciennes; mantelets
» de tulle doublés en taffetas; mantelets as-
» sortis aux robes de mousseline imprimée,
» de foulard, et de *négligé*; mantelets
» à hautes dentelles noires, ou à dentelles
» basses, mais alors avec des plis dans l'é-
» paule et les pans, noués négligemment
» à la hauteur de la ceinture; mantelets
» peignoirs, en taffetas mince doublé d'une
» nuance claire pour les soirées fraîches;
» mantelets courts d'étoffe, mais allongés
» par trois rangées de hautes franges ou de
» volants brodés en soie.

» *On porte* des châles de fantaisie. Châles
» en soie, à bordures riches, satinées; châ-

» les de filet blanc ou noir; châles de den-
» telle, de crêpe de Chine, en toutes cou-
» leurs; châles de lingerie, brodés et fes-
» tonnés à l'anglaise, sans préjudice du ca-
» chemire carré pour les frileuses, car le
» cachemire a gardé, du pays où il a pris
» naissance, et beaucoup aussi de la rue
» Richelieu où Gagelin¹ nous a initiés à
» toutes ses magnificences, des façons de
» sultan qui écrasent toutes les rivalités.

» *On voit*, et je le dis avec des larmes, —
» beaucoup de deuil! Le noir est une ano-
» malie avec l'été; on l'adoucit par des tis-
» sus d'une légèreté extrême. C'est d'abord
» le barège, avec de hauts plis bordés d'un
» étroit galon en jais, — de la mousseline
» de soie noire et grise, quadrillée, avec
» volants festonnés en noir; — de la mous-
» seline imprimée pour redingotes, fermées
» par des nœuds de taffetas noir à bords
» crépés. — Pour les salons, du crêpe noir
» à deux jupes, à très-large ourlet, sans gar-
» nitures. Des mantelets en barèges et en
» taffetas; ceux-ci avec de hauts volants en
» crêpe. — Chapeaux de crêpe et dentelle,
» ornés sous la passe de fleurs en gaze à
» feuilles de jais, ou de groseilles métalli-
» ques. Chapeaux gris, à entre-deux de den-
» telles noires; pailles grises, avec bran-
» ches de fleurs noires. Gants ou mitaines
» longues, en peau.

» *On porte*, cette année, beaucoup de ro-
» bes de soie unie; soie noire glacée, d'un
» grand prix, à cause de la pureté des nuan-
» ces; on les orne de volants en dentelle.
» Les robes glacées ont des volants. De jo-
» lies étoffes nouvelles ont une colonne
» fond blanc brochée de rose ou de bleu,
» au près d'une large colonne mate, unie.
» Les corsages ouverts devant, avec une
» pièce qui forme le carré, n'ont de style
» qu'avec des garnitures plates et plissées;
» tout autre ornement leur ôte leur carac-
» tère antique. Que les manches soient lar-
» ges ou plates, arrondies au poignet, ou à
» pointes, négligées ou de grande parure,
» unies ou couvertes d'ornements, elles exi-
» gent toujours des *sous-manches* assorties
» au fichu.

» *On voit*, puisque nous en sommes à la
» lingerie, des choses charmantes de goût

¹ Rue Richelieu, 38.

¹ Rue Richelieu, 93.

» et de nouveauté en cannezouts, en guim-
 » pes, en robes. Pour les jeunes personnes,
 » des robes de mousseline unie, avec un
 » seul volant qui forme seconde jupe; ce
 » volant à large ourlet et le cannezout assorti
 » avec manche droite, au travers duquel on
 » voit une chemisette en batiste délicieuse-
 » ment brodée. — Les fichus à entre-deux
 » froncé, qui dégagent le cou et continuent sur
 » la robe, avec le jabot pareil, les broderies
 » anglaises sur mousseline, et des entre-
 » deux de valenciennes. L'indication de
 » toutes ces charmantes nouveautés pour-
 » rait se résumer dans le seul nom de M^{me}
 » Payan ¹.

» On porte chez soi de ravissants pei-
 » gnoirs blancs, festonnés et flottant sur le
 » jupon pareil, noué en haut par un ruban
 » passé dans un bouillon de dentelle. — Des
 » bonnets brodés, dont la pointe avance sur
 » le front, et qui, dégagés des tempes, dé-
 » couvrent tout le luxe de la chevelure. —
 » Des peignoirs en jaconas rose, bleu,
 » rouille, à trois rangs de dentelure bor-
 » dée de picot.

» On voit plus de bottines que de souliers,
 » mais la grande élégance veut plus de sou-
 » liers que de bottines, car on revient à la
 » recherche du bas de soie et de fil brodé
 » magnifiquement. A l'appui de ce retour
 » vers une mode très-coquette, je citerai
 » M^{me} de V. de G., M^{lle} de S. et autres,
 » de notre connaissance, pour lesquelles
 » Caux ² ne confectionne que des petits sou-
 » liers de taffetas.

» On porte des ombrelles blanches dou-
 » blées de rose, à manches d'ivoire sculpté;
 » des marquises roses, doublées de gros
 » bleu, avec les manches en bois de rose, et
 » la pomme en or et rubis; c'est une des
 » dernières et des plus heureuses fantaisies
 » de Verdier ³. Pour le soir, des éventails en
 » taffetas uni, à riches montures.

» On voit encore quelques équipages à
 » Paris, mais ils sont fort simples, cette
 » sorte de luxe ne se renouvelant qu'à l'hi-
 » ver. Presque toutes les calèches ont leurs
 » housses d'été. Les grandes maisons en
 » deuil ont la voiture drapée.

» Mais ce qui, à Paris comme où vous

» êtes, est le plus grand charme, le plus vif
 » attrait de tout ce que je viens de vous énu-
 » mérer, c'est le goût, c'est la grâce, c'est le
 » je ne sais quoi indéfinissable qui révèle la
 » femme accoutumée à jouer avec les armes
 » de la coquetterie; c'est ce que vous avez
 » laissé et ce que vous retrouverez dans no-
 » tre ville, où, quoi qu'il arrive, on conserve
 » toujours les plus sûres traditions de la
 » mode, les artistes les plus habiles à l'em-
 » bellir encore, et la liberté de la fantaisie
 » et du caprice dont chacune use avec me-
 » sure, selon son genre de beauté. »

UNE INDISCRÉTION.

Asmodée, s'il m'en souvient bien, em-
 porta un beau jour sous sa cape jaune, son
 protégé don Cléofas, et du haut du clocher
 le plus élevé de Séville, il le fit pénétrer
 dans tous les mystères intimes des ménages.
 — Les boudoirs, les salons devenaient trans-
 parents à leurs yeux; ici, il assistait au pe-
 tit lever d'une marquise; là, à la toilette
 d'une jeune fille devant une table en bois
 de rose toute constellée de porcelaines
 peintes. Quel délicieux fruit défendu n'é-
 tait-ce pas que d'être témoin de ces rares
 moments pendant lesquels une femme,
 seule avec elle-même, s'amuse à se sourire,
 à s'embrasser dans sa glace, à s'admirer
 avec complaisance, et à se parer de tous
 ces riens charmants, rubans de soie et den-
 telles, lacets légers auxquels les hommes
 viennent si facilement se prendre!

Asmodée, il est vrai, était un diable, et
 depuis longtemps les diables sont retournés
 à l'enfer. — Aussi est-il devenu de plus en
 plus rare de rencontrer un diable assez ai-
 mable pour vouloir laisser une minute
 jeter un regard indiscret sur ce long mys-
 tère qui compose l'intérieur d'une femme.

Les magnétiseurs ont peut-être prétendu
 que pour un œil ultra-lucide les distances
 et les obstacles n'existaient pas. — Quant à
 moi, qui n'avais eu jusqu'ici aucune pré-
 tention de ressembler à don Cléofas, et qui,
 pour mon malheur n'ai fait aucune con-
 naissance avec Asmodée, j'entendis pour-
 tant, ces jours-ci (bien innocemment il est
 vrai,) le dialogue de deux belles et jeunes
 dames au dernier bal du Jardin d'Hiver

¹ Rue Vivienne, 15. — ² Boulevard des Italiens, 11. —

³ Rue Richelieu, 102.

L'une était brune, et son regard avait quelque chose de brillant et de profond, qui éblouissait et attirait à elle; — l'autre était une [de ces jolies blondes toute roses, toutes jeunes, et était coiffée à la Sévigné.

La conversation était déjà entamée quand mon bon génie me fit entendre, invisible, ce caquetage coquet :

— Ce que vous me dites là, ma chère, disait la première (c'était la belle aux cheveux bruns), ce que vous me dites-là est une erreur. — Une femme n'est pas ce qu'elle est, — mais ce qu'elle veut bien paraître. — Écoutez-moi ! — La beauté, j'en conviens, c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout. — Il faut encore savoir se servir de sa beauté, — savoir en comprendre le genre, s'étudier soi-même avec soin, se régarder longtemps dans son miroir, et choisir entre mille jolies choses la chose qui convient le mieux à notre visage. — Voyez-vous, ma mie ? — nos figures sont souvent de fort jolis tableaux, — mais aux tableaux il faut des cadres, et la toilette, c'est notre cadre à nous.

Voyez cette jeune femme assise toute seule, avec un petit air boudeur et renfrogné ; — elle est jolie, et pourtant elle ne plaît pas ; — mais aussi, voyez, elle ne sait pas s'habiller. — Si j'eusse été à sa place, pâle et légère comme elle est, je n'eusse pas été mettre sur ma tête ce bouquet de grosses fleurs rouges, qui ne servent qu'à écraser l'éclat de ses jolis cheveux cendrés. — J'eusse été prendre chez Cartier une de ces guirlandes *naïades*, légères et humides, dont les branches vertes et légères se mêleraient à mes cheveux, que j'aurais soin d'arranger en boucles fines et tombantes. — Il eût fallu que toute sa personne respirât cet air de rêveuse mélancolie qu'elle eût porté sur sa figure. — Et dans ses deux jolies mains, dont elle a l'air de ne savoir que faire, je lui eusse mis un de ces beaux éventails comme Duvelleroy seul sait les faire, un éventail tout ciselé, tout à jour, en écaille, en nacre ou en ivoire, avec des petites miniatures rococo d'amours joufflus comme ceux du siècle dernier. — C'est si joli ce petit joujou que l'on tient dans les mains, que l'on ouvre, que l'on ferme avec grâce, et qui sert à cacher la tête un peu, quand on à peur de rougir d'une histoire trop amusante ! — Et puis, laissez-moi vous donner encore

un conseil. — La beauté est une chose trop fragile, voyez-vous, pour qu'on néglige de la garder le plus longtemps possible. — Aussi vous conseillerai-je, lorsque vous vous coucherez, avant de fermer vos beaux yeux bleus, de vous poudrer la figure avec cette *poudre de riz* d'une odeur d'Iris si suave, que Guerlain a composée exprès pour les jolies femmes. Guerlain, s'il n'a pas inventé l'eau de Jouvence qui rajeunit, a au moins créé une infinité de compositions qui empêchent cette vilaine chose qu'on appelle la vieillesse de venir trop tôt nous enlaidir.

En fait d'eaux de toilette, l'eau de Judée a un parfum délicat et distingué qui ne donne pas des migraines comme la plupart des odeurs ordinaires. — Enfin, puisque nous en sommes aux secrets intimes, je vous dirai que les femmes ont encore trouvé chez lui une chose admirable. — Vous le savez, les hommes aiment, les uns, les yeux bleus ; les autres, les yeux noirs ; quelques-uns aiment que le regard d'une femme ait quelque chose de triste et de rêveur. Enfin, les yeux sont pour nous autres femmes, notre principale beauté, n'est-ce pas ? — Deux jolis yeux bien brillants, bien fendus en amande, comme ceux des gazelles, avec de longs cils noirs, qui donnent au regard une ombre douce, qu'y a-t-il de plus charmant que cela ?

Le marquis d'A*** s'est marié l'année dernière en Orient avec une Smyrniote tout simplement à cause de ses yeux, et vous savez que les *tsiganes* et les juives ont la coutume de se frotter les paupières, le dessous des yeux, d'une poudre azurée qui donne au regard cette langueur qui plaît tant. — Il y avait bien là de quoi rendre jalouses les Parisiennes : eh bien, Guerlain est encore venu à notre aide. Vous voyez que c'est un grand homme que ce Guerlain, et que nous lui devons de la reconnaissance : il a inventé la *Pyrommée*. — Grâce à ce précieux talisman, l'œil paraît plus grand, le regard plus limpide, plus brillant, plus profond, plus mordant, si l'on peut s'exprimer ainsi. — Je sais, ma belle, que beaucoup de Parisiennes n'en ont pas besoin, et que, bien qu'en disent les médisants, nos yeux ont autant de valeur que ceux des bayadères ; mais enfin, puisqu'ils deviennent encore



10 Juillet 1849.

2447.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeau en crêpe. Capote en taffetas des M^{rs} de M. Dufosse, r. Richelieu, 38. Robe et puerdefus en crêpe double et garni de dentelle. Robe en taffetas zéphir broché par M. de Baugé, r. L. Anne. Dentelles Vichard. Etoiles, Echarpe Gayelin. Parfums Guerlain.

Mess. J. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. London.



plus beaux, on peut dire en cette matière avec le proverbe : Abondance de bien ne nuit pas.

Au reste, les blondes Anglaises se sont piquées d'amour-propre ; — elles ont appelé Guerlain à Londres¹, et il n'en est pas une qui ne possède cette précieuse *Pyrommée*. — Avec leurs yeux bleus si clairs et si profonds, elles ressemblent aux rêveuses héroïnes de Walter Scott ; on croirait voir Mina ou Bronda.....

Je me retirai doucement, et je n'eus pas de peine à m'expliquer ce mystère inexplicable pour tout le monde, — combien, depuis quelque temps, les yeux des Parisiennes avaient embelli.

Au reste, qu'elles ne craignent rien, ces belles filles d'Eve : — on peut être à la fois curieux et discret.

D***.

LE RETOUR DES HIRONDELLES.

Rien n'est poétique comme une hirondelle ; elle apporte à l'exilé un doux souvenir de la patrie absente. — Elle annonce le printemps, elle promet le bonheur à la gentille maisonnette près de laquelle elle attache le berceau de sa famille ; aussi avec combien de soin les superstitieux habitants des campagnes conservent les nids d'hirondelles qu'ils ont eu la faveur de posséder durant toute une année ! Pendant l'hiver ils l'entourent de paille pour que la gelée ne vienne pas le détruire ; puis au printemps ils le dégagent de cette enveloppe protectrice, et, pour attirer la fugitive, ils posent avec soin des petites plumes blanches sur le bord, puis des brins de joncs à l'entour, et quand l'aérienne voyageuse, reconnaissante de ces affectueuses attentions, dépose de nouveau ses pénates dans cet ancien nid, alors c'est presque une joie de famille. — Nous serons heureux cette année, se dit-on ; la récolte sera bonne, tout doit nous réussir : l'hirondelle est revenue chez nous.

Les jeunes filles surtout aiment les hirondelles ; n'est-ce pas aussi la messagère qui annonce un mariage ? Si une de ces charmantes voyageuses entre dans la chambre

virginale d'une jeune fille, celle-ci est assurée de se marier dans l'année. Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas !... Du moins on y croit davantage aujourd'hui, et on a remarqué que les jolies habitantes des campagnes laissent volontiers leur fenêtre ouverte, au moment où les hirondelles craignant l'orage volent à l'entour des maisons comme pour y chercher un refuge.

Dans ce moment, les hirondelles jouent à Paris un rôle beaucoup plus sérieux. N'ayez pas peur, elles ne jouent aucun rôle politique ! Mais à l'approche de l'affreuse épidémie elles avaient fui l'air empoisonné de notre malheureuse ville, et, comme la colombe de l'arche, elles semblent nous annoncer que Dieu a daigné nous prendre en pitié. — « Les hirondelles sont de retour ; nul doute que le choléra nous quitte. » — Voilà ce que chacun se dit avec un sourire d'espérance ; c'est la nouvelle la plus heureuse du moment ! Et ainsi fait le choléra ; il s'éloigne, mais, hélas ! ainsi que les Parthes en fuyant, il nous lance encore des traits empoisonnés.

Depuis le retour de ces aériennes voyageuses, tout commence à reprendre un aspect de fête ; l'air semble devenu doux et parfumé, les arbres ont verdi, les fleurs se sont épanouies, et les femmes se sont embellies, grâce aux plus ravissantes toilettes d'été.

En voyant ce beau ciel si bleu et si brillant, on se prend à répéter quelques-uns de ces vers charmants qui ne tombent que trop rarement de la plume de notre critique le plus fin et le plus spirituel, de celui qui sait être le plus charmant des poètes quand il veut laisser un moment les traits douloureux de sa critique :

O le soleil ! le beau soleil,
Qui fait dans les jardins tout riant et vermeil !

Le rouge est la couleur des roses,
Quand, au matin, jeunes écloses,
Elles rompent leur bouton vert.

Le vert est la couleur de l'épaisse feuillée
Où la fauvette et sa couvée
Mettent leur retraite à couvert.

L'azur est la couleur du ciel pur de l'automne
Ou des bluets que, pour mettre en couronne,
Les enfants vont chercher au sein des blés jaunés.

.....
Mais quand sur toute la nature,
Sur le sol, sur les eaux, sur la molle verdure,
Le beau soleil étend son magique reflet.

¹ 55, Conduit street, Bond street.

.....
Tout change, tout s'éveille et s'anime à l'envi.
La couleur du soleil est celle de la vie :
C'est un regard d'amour que Dieu laisse tomber.

Les femmes se ressentent aussi des doux rayons du soleil, elles sont bien plus jolies éclairées par lui ; comme les fleurs, elles s'épanouissent sous sa chaleur bienfaisante. Leurs yeux, fatigués par les veillées d'hiver, reprennent leur vivacité et leur brillant. Leurs joues sont plus rosées, leurs lèvres plus vermeilles. La santé est la double jeunesse des femmes.

Les fêtes des eaux ont déjà été fort brillantes cette saison. Partout on ne fait que préparatifs de bals, de raouts, de concerts, et les élégantes invitées emportent avec elles tout un monde flottant de toilettes nouvelles.

Pour les unes, la campagne est le repos ; alors les toilettes se ressentent des projets. Ce sont des petites redingotes à devants plats, à dos froncé, à manches blanches, sous des manches très-larges, avec un paletot pareil, très-court et un peu large du bas ; la redingote et le paletot sont garnis à la vieille.

Pour l'intérieur, on a tout à fait adopté les petits *déshabillés* du matin. Ces *déshabillés* sont une jupe avec un haut volant jusqu'aux genoux, et le petit paletot pareil garni également d'un volant. On met aussi pour le matin beaucoup de paletots en taffetas noir sur une jupe jonquille, rose ou bleue. Ces *déshabillés* les mieux portés se font tous en basin blanc garni d'une valenciennes.

D'autres, qui ne cherchent à la campagne que le plaisir, emportent d'élégantes toilettes de ville. Ce sont des redingotes en taffetas d'Italie écru, et à devants plats ; manches à coudes, demi-longues, garnies de trois rangs de petits galons dentelés et un peu badinés ; jupe et corsage garnis devant de ces mêmes galons, qui s'élargissent en éventail. Le mantelet en étoffe pareille, avec un très-haut volant garni de cinq rangées de petits galons comme la robe, et un second volant moins haut, garni de trois rangs seulement.

Puis de jolis mantelets en fond malines, doublés de florence blanche, garnis de deux rangs de malines brodée et badinée.

Les grandes élégantes essayent une mode nouvelle pour les chapeaux ; elles les portent excessivement évasés, sans rien dessous pour les garnir, si ce n'est leurs cheveux, car elles font revenir sur leurs bandeaux des tresses de la coiffure. C'est fort distingué ; mais voilà tout.

Partez donc, jolies fugitives ; emportez le plaisir avec vous dans les villas et les châteaux que vous allez charmer par votre présence. Vous nous reviendrez avec les mauvais jours, au moment où la charmante hirondelle nous quittera pour aller chercher de plus doux climats. En attendant, nous nous consolerons de votre absence ; les hirondelles sont de retour. B.

HER MAJESTY'S THEATRE.

M. Fiorentino, dans une lettre publiée par le *Constitutionnel*, donne de très-curieux détails sur le théâtre de Sa Majesté.

Permettez-moi, dit-il, d'imiter la minutieuse prolixité des journaux anglais, qui ne reculent devant aucune liste de noms propres, au risque de changer leurs articles en calendriers.

Voici d'abord la loge royale garnie de rideaux bouton d'or, comme le reste de la salle. Vous y verrez souvent la reine et le prince Albert, tous les deux musiciens remarquables, qui affectionnent particulièrement ce théâtre, et qui sont non-seulement les protecteurs, mais les amis des artistes.

La famille royale est presque toujours au grand complet. Voici S. M. la reine douairière, S. A. R. la duchesse de Kent, mère de la reine ; S. A. R. la duchesse de Gloucester, LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Cambridge et le prince Georges, leur fils. Parmi les princes étrangers les plus assidus, on remarque S. A. R. le prince de Syracuse, le prince de Hesse Philipstal, le prince héréditaire de Mecklenburg Strelitz et le prince de Saxe-Weimar.

Le corps diplomatique croirait manquer aux bienséances s'il ne se montrait pas à l'Opéra-Italien au moins deux fois par semaine ; aussi tous les représentants des cours étrangères font-ils retenir une loge au Théâtre de Sa Majesté le jour même où ils remettent leurs lettres de créance. Par-

courez donc le grand tiers, comme on appelle ici le rang d'honneur, et vous verrez les ambassadeurs d'Autriche, de Suède, de Prusse, le chargé d'affaires de France, l'envoyé de la Sublime-Porte, et à leur tête le spirituel et affable doyen des diplomates, l'ambassadeur de Russie, grand amateur de musique, grand connaisseur de tableaux, le premier gastronome et le plus splendide amphitryon de l'Europe.

Voici maintenant les pairs d'Angleterre : le vieux duc de Wellington, chargé de gloire et d'années ; l'aimable duc de Cleveland ; les ducs de Leeds, de Devonshire, de Somerset, de Beaufort, de Richmond, d'Hamilton, de Bedford et de Leinster, le seul duc d'Irlande, le type du vrai gentilhomme, le parfait modèle de l'ancienne noblesse britannique « *a perfect gentleman*. »

La loge du marquis de Clanricarde rayonne du double éclat du génie et de la beauté. On sait que lord Clanricarde, naguère ambassadeur en Russie, a épousé la fille de Canning, femme d'un esprit distingué et d'une beauté admirable. Une jeune personne charmante s'épanouit comme une fleur rare sur le devant de la loge, et on peut dire d'elle sans exagération et sans flatterie : *O matre pulchrâ, filia pulchrior*.

Voici des marquis et des comtes à n'en plus finir : le comte de Lonsdale, homme d'un esprit solide, Mécène généreux et éclairé ; les comtes de Pembroke et de Howe, les marquis d'Ailesbury, de Donegal, de Lansdowne, de Huntley, lord Henri Vane, les comtes de Wilton, de Falmouth, de Belfast ; voici lord Ward, forcené et prodigue dilettante, et propriétaire d'une des plus belles loges du théâtre. Voici le brave lord Saltoun et lord Gérard Fitzgérald, exécutants de première force et savants musiciens.

Voici la fleur des pois de la société anglaise : la comtesse de Jersey, les duchesses de Leeds et de Beaufort, la jolie marquise de Douro et lady Charles Wellesley, belles-filles du duc de Wellington ; et la belle duchesse de Montrose, la reine de la mode et de l'élégance ; et lady Elisabeth Fielding, lady Foulis, lady Cavendish, lady Charlotte Guest, lady James Hay, lady Clementina Villiers, et miss Fox Lane, fille de la duchesse de Leeds.

Si un instant vous détournez les yeux de ces brillantes étoiles, vous verrez, tout dans le fond des loges, les hommes d'état, les députés, les ministres, qui viennent se délasser un instant de leurs travaux du jour et de leurs graves préoccupations politiques. Voilà le noble front de sir Robert Peel, qui médite peut-être une réforme en écoutant d'un air distrait une joyeuse mélodie de Rossini ; voici M. d'Israéli, le chef spirituel de l'opposition conservatrice ; sir Ralph Howard, un des plus opulents mélomanes des trois royaumes ; M. Pake ; sir John Guest, le plus riche propriétaire de mines, qui siège au parlement, et M. Barry Baldwin, modèle de savoir-vivre, d'urbanité, d'obligeance ; et M. Georges Tudor, et tant d'autres *gentlemen* aussi répandus et aussi fêtés à Londres qu'à Paris.

J'allais oublier les généraux, les amiraux, le double état-major si respecté et si brillant de la marine et de l'armée : le vénérable général sir Andrew Bernard, l'amiral sir E. Codrington et le comte de Sandwich, et lord Adolphus Fitz-Clarence, et les jeunes officiers d'élite, les Worcester, les Munster, les Cardigan, et le général Hardinge, et le maréchal Beresford, et les colonels Wildman, Dixon, Buckley et le général Cavenish, si digne et si accompli de tous points. J'en passe, et des plus braves, et des plus illustres, pour ne pas atteindre les proportions des dénombrements homériques.

Voulez-vous des écrivains, des littérateurs, des peintres, des romanciers ? Voilà M. Charles Dickens, qui burine d'un trait si fin et si sûr la vie intime, les mœurs et coutumes de ses compatriotes. Voici MM. Barry Cornwall, John Forster, M. Milnes, Harrison, Ainsworth, E. Landseer et Stanfield, enfants gâtés, tous tant qu'ils sont, de la faveur populaire, et lady Morgan et mistress Norton, deux femmes d'un esprit si charmant, qu'on ne songe guère à leur faire un reproche de la couleur un peu foncée de leurs bas.

En vérité, je n'en finirais plus si je voulais citer toutes les illustrations que j'ai rencontrées dans ce peu de jours, soit au foyer, soit dans les couloirs, soit au parterre, au pit, comme on dit ici, de *Her Majesty's Theatre*.

THÉÂTRES.

Voici une nouvelle que nous accueillons avec joie, et qui sera reçue avec reconnaissance dans le monde des théâtres : M. le ministre de l'intérieur, malgré l'avis motivé de la commission, a l'intention de présenter un projet de loi portant qu'un subside sera accordé aux théâtres de Paris. La *Gazette des Théâtres*, qui donne ce renseignement comme certain, ajoute que M. Dufaure s'occupe aussi avec un vif intérêt des théâtres nationaux, qui recevraient alors un secours proportionné à leurs besoins et aux circonstances désastreuses qui les ont fait naître.

M^{lle} Rachel a terminé ses représentations à Bordeaux. La grande tragédienne a donné cinq représentations au lieu de trois, pour lesquelles elle avait traité d'abord. Elle a joué *Phèdre*, *Polyeucte*, le *Moineau de Lesbie*, *Horace*, *Jeanne d'Arc* et *Adrienne Lecouvreur*.

Les représentations de M^{lle} Rachel à Bordeaux ont été de vrais triomphes. La presse bordelaise en a parlé avec enthousiasme ; le feuilletonniste de l'*Indicateur* a très-judicieusement apprécié l'admirable talent de la tragédienne.

Au nombre des débutantes qui doivent se produire à la Comédie-Française, nous avons à ajouter M^{lle} Madeleine Brohan, qui se destine à l'emploi des premiers rôles dans la comédie. Cette jeune personne est la sœur cadette de M^{lle} Augustine Brohan, la spirituelle soubrette.

Au premier jour, nous verrons au Théâtre-Historique le *Chevalier d'Harmental*, grand drame de MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet, dont on dit merveille. Laferrière jouera le rôle du chevalier d'Harmental. Numa, du Gymnase, que M. Hostein a engagé, débutera dans cet ouvrage.

MALADIES DES DENTS.

L'ODONTALGIE, SES DANGERS, SES INCONVÉNIENTS. — NOUVEAU MODE DE GUÉRISON.

De toutes les maladies qui affectent les organes dentaires, l'ODONTALGIE ou RAGE DES DENTS est, sans contredit, une de celles qui sont le plus insupportables par les angoisses où elles jettent le malade. Un des plus grands amis de l'humanité, Tissot, qu'il suffit de nommer pour donner une idée de toutes les vertus du médecin philosophe, s'exprime ainsi à l'égard de cette affection : « On peut dire des MAUX DE DENTS ce que j'ai dit des RHUMES : les médecins et les malades les négligent » quelquefois beaucoup trop ou les laissent s'invétérer, » et ils ont les suites les plus tristes. »

Il n'est pas rare, en effet, de voir, sous l'influence de cette funeste affection, les douleurs les plus vives, le délire, l'insomnie, détruire la santé, déterminer les fièvres les plus intenses, et, en attaquant l'organisme tout entier, jeter le malade dans les convulsions et les spasmes les plus violents. Bientôt à cette douleur se joignent la tuméfaction des gencives, l'exaltation de leur sensibilité et le gonflement de la joue. Il se forme alors une tumeur qui tantôt s'étend sur l'un des côtés de la mâchoire, sans changement de couleur à la peau, sans signes extérieurs d'inflammation, tantôt s'élève, rougit et est accompagnée de battements douloureux qui retentissent dans la tête. Les dents ne tardent pas à s'altérer, et le malade en est bientôt réduit à ne vivre que de mets légers qui ruinent et fatiguent son estomac et rendent les digestions imparfaites et languissantes.

Aussi, combien voit-on de personnes affectées d'odontalgie offrir, quoique jeunes encore, tous les signes de la décrépitude, tous les indices de la maladie ! Il est donc de la plus haute importance, lorsque les maux de dents reviennent fréquemment, d'en rechercher activement la cause, et de la combattre avant que la santé ne soit altérée et que les dents ne soient gâtées au point de ne laisser aucun espoir de guérison. Je ne saurais trop recommander, en cette circonstance, la nouvelle préparation que j'ai imaginée dans ce but, et qui offre l'immense avantage de guérir l'organe malade, de calmer à l'instant même et sans retour les douleurs les plus vives, et de pouvoir toucher les dents voisines sans exercer sur elles aucune action délétère, et sans jamais nécessiter leur extraction.

GEORGES FATTET,

Inventeur des dents artificielles sans crochets, auteur d'un nouveau procédé pour l'embaumement des dents malades ou cariées, et auteur de plusieurs ouvrages importants sur l'art du dentiste, RUE SAINT-HONORÉ, 363.

* Prix du flacon : 10 fr.

(Toutes les lettres doivent être affranchies et accompagnées d'un mandat sur la poste.)

FOULON, parfumeur breveté, rue Saint-Honoré, 372, à Paris. CRÈME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle répare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CRÈME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

A ce Numéro est jointe la planche 2447.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.